

Oeil pour oeil

Vincent Lambert

Numéro 77, été 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91510ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lambert, V. (2019). Oeil pour oeil. *L'Inconvénient*, (77), 58–59.

Œil pour œil

LE RÉEL ET NOUS

Vincent Lambert

Un samedi, en août 2012, on célébrait l'anniversaire de décès d'Aurore, ma belle-grand-mère. À la sortie, les bouquets allaient se perdre. Alors j'ai ramassé trois œillets. Deux que j'ai laissés à l'avant de la voiture, dans la bouteille d'eau entre les deux sièges ; l'autre que j'ai gardé dans mes mains. Mes garçons ne comprennent pas l'antique privilège de s'asseoir à l'arrière.

Je n'avais jamais vu de près un œillet. Leurs pétales sont dentelés, fripés sur les bords. On met du temps à les éplucher jusqu'au milieu. J'ai dû le tenir comme ça, entre mes doigts, une vingtaine de minutes, à le regarder, à regarder dehors... En rentrant chez moi, je l'ai mis dans la bouteille avec les deux autres, à côté du lit.

Une semaine plus tard, les deux autres fanaient. Ils avaient perdu des pétales sur le coffre en pin qui me sert de table de nuit. Ils noircissaient. L'autre, celui que j'avais tenu pendant le voyage, je ne vois pas comment je pourrais l'exprimer plus simplement : il *fleurait* comme au premier jour. Il a mis encore deux semaines avant de perdre un pétale. Intact.

Je l'ai pris en photo, et je l'ai envoyé à ma cousine Véronique. Son fils souffrait d'une malformation cardiaque. L'opération a raté. Il est mort l'année suivante. (Le midi de l'enterrement, un renard est venu se coucher longtemps sous le pommier qu'ils avaient planté derrière la maison, à sa naissance.) Je ne voyais pas de plus grande image d'espoir que cet œillet qui avait du mal à vieillir. Je ne parle pas ici d'immortalité – qui voudrait pourrir éternellement ? Je compte bien mourir un jour, rien ni personne ne pourra m'empêcher de vivre une expérience pareille. Non, l'espoir dont je parle est celui d'une incrédulité, une incrédulité qui vous enchante.

Je n'avais pas d'autre explication : mon attention, mon toucher, avait donné vie. Ma vie était passée dans une fleur. Je nous croyais séparés et c'était, en effet, une croyance.

Ce n'est pas rien. « Le monde des fleurs est un infini lointain », a dit Novalis. Ou peut-être un infini tout près, aussi près qu'il peut l'être. Finalement, le *temps du monde fini* pouvait attendre. Là où j'avais mis des murs, ça circulait. Un grand pan d'illusion allait tomber. Ma définition du vivant ne tenait plus vraiment. Elle devenait incompréhensible comme cette maison de verre, dans un poème de Tomas Tranströmer :

*Et les pierres roulent à travers la maison
Dont les vitres pourtant restent entières.*

D'autres auraient pu oublier cette anomalie, continuer, mais sans moi. J'étais sur une plaque tournante. Je n'allais pas laisser passer l'occasion de changer de réalité. On ne peut pas faire semblant de ne pas savoir. Mon œillet intérieur me regardait.

Alors j'ai fait comme tout le monde aurait fait à ma place, je me suis mis à chercher sur l'internet. Tard dans la nuit, et les jours suivants... Gilles Marcotte avait raison, je ne sais plus où dans ses cahiers : « Les mystiques sont ceux qui l'ont pris personnel. »

Il se trouvait qu'un biologiste de l'Université McGill, à partir de 1957, avait mené ce genre d'expérience. Il s'appelait Bernard Grad. Il est passé une fois à *Claire Lamarche*, dans une émission sur le paranormal – on l'entend un peu au début, puis silence radio. Il est plus volubile dans un vieux documentaire de la télévision française, retransmis sur le blog d'un certain Galaxien, homme-étoile. Et voilà, sans nous en rendre compte, nous sommes entrés dans une zone fumigène, l'inexpliqué, le *new age*. Les moins hardis n'iront pas plus loin. Mais en tant qu'intellectuel, j'ai une affection particulière pour les sujets dont on serait gêné de parler devant des intellectuels.

Bernard Grad aussi avait honte de ses propres recherches. Il n'aimait pas les associer aux capteurs de l'astral. Il aimait les plantes. Après la mort de sa fille, il a développé des intérêts étranges. Il a voulu vérifier ce qu'il arriverait de graines trempées dans l'eau où un être humain avait plongé les mains, comparativement à d'autres graines, trempées sans mains. Pousseraient-elles plus vite ? Ses étudiants racontent qu'il travaillait là-dessus pendant ses temps libres, pour ne pas attirer l'attention de ses collègues.

J'ai répété quelquefois l'expérience. Elle corrobore le Grand Tout. Il faudrait enseigner ça à la petite école. Le plus beau, c'est que les mains sont optionnelles. Regarder suffit.

Ainsi se trouvait vérifiée la première moitié, la moitié négligée je crois, de la vieille loi du Talion (qui apparaît déjà sous sa forme canonique dans le Code d'Hammurabi, en 1730 avant notre ère) : dent pour dent, ça va, on a compris, mais œil pour œil ? Le mot *talion* vient du latin *talis*, qui veut dire « pareil » ou « semblable ». Il s'agit de veiller sur une réciprocité. Jamais je n'avais envisagé sérieusement que les plantes aient le moyen d'accueillir notre attention. Quelque chose en nous est décidément réprimé, une faculté de personnification que les enfants développent spontanément, malgré eux et malgré nous (qui les avons eux-mêmes personnalisés), avant de commencer à croire que l'humanité est une boucle fermée – même parmi les animaux, que j'ai encore du mal à regarder vraiment (à ressentir) comme des êtres vivants, avec des émotions, des familles. Les enfants exagèrent, sans doute, ils prosopopent, mais je me demande si cette propension ne suggère pas une forme de reconnaissance réelle et inconsciente, qu'ils tournent en jeu. On m'a dit que c'était de l'anthropocentrisme. Il ne faudrait quand même pas projeter autour de soi des attributs qui nous sont propres, voyons, un peu d'humilité. Et j'ai mis du temps à voir combien cet a priori lui-même est terriblement arrogant, à quel point il nous isole de la vie entière, comme les parties d'un tout qui seraient en quelque sorte supérieures au tout, dotées de capacités, de forces qu'il ne peut pas comprendre. À commencer par le simple fait d'être animées. Jamais je n'avais vu ma propre animation dans les yeux des autres Terriens, mon être à moi dans un œillet.

En fin de semaine, j'ai bu directement dans une chaudière d'eau d'érable. Je n'avais pas fait ça depuis des années. Et alors, j'ai joué le jeu, j'ai levé les yeux vers l'arbre qui m'avait donné à boire et tous ses semblables, j'ai imaginé leur réaction, j'ai ressenti une gratitude (oui, je pense que c'en était) à laquelle je ne suis pas habitué, et de l'humour, de l'humour à plein, comme si le party était pogné dans l'érable. Le beau soleil aidait.

Évidemment, je ne pouvais pas le croire. Je n'ai jamais été très croyant, pas consciemment en tout cas. Je croyais dur comme fer que j'étais séparé du grand réseau sans fil de la vie terrestre, comme une lettre perdue au milieu d'un mot, dans un livre sans titre. Mais les croyances finissent toujours par tomber, et la cosmologie s'écrit en lettres attachées. ■